

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Moi le premier

Olivier Choinière

Volume 48, Number 3 (273), September 2006

La résistance culturelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Choinière, O. (2006). Moi le premier. *Liberté*, 48(3), 16–22.

Moi le premier

Olivier Choinière

Tout le monde veut être de la Résistance. Personne ne veut être un collabo. Il y a dans cette unanimité quelque chose de douteux.

Pour être de la Résistance, il faut au préalable avoir été envahi. Sans envahissement, pas de résistance. Celui qui résiste sans avoir été envahi ne s'oppose pas, il pose. Pour qu'il y ait envahissement, il faut que l'intégrité soit dangereusement menacée, voire complètement anéantie.

Comme m'a dit un jour un de mes amis qui m'écoutait me plaindre au sujet de ce *contrat* qui me rendait malade : « L'intégrité, c'est physique ». À la volonté d'une pureté morale s'oppose, dans les faits et le feu de l'action, la nécessité de s'en sortir en un seul morceau.

Cette nuit-là, ce n'était pas mon sens éthique, ni ma santé mentale, mais les muscles de mon abdomen qui, à force de se tendre pour éjecter l'indigeste, ne conserveraient plus leur intégrité *sans se détériorer*.

L'envahissement eut lieu une fin de janvier. Je venais ironiquement de quitter le camp rebelle pour me conformer au régime de la bonne santé. Cela faisait plus de trois semaines que j'avais cessé de fumer et, selon la méthode Allan Carr, cela voulait dire que j'étais physiquement décontaminé. « La cigarette ne comble aucun vide. La cigarette crée le vide ». Ce que la méthode Allan Carr oubliait de préciser, c'est qu'il fallait, passé ces trois semaines infernales, accepter d'être un immense minable pour encore trois bons gros mois.

Au dire de certains, cesser de fumer la cigarette, c'est *comme* perdre sa mère, sa sœur et sa femme dans un même bombardement. La *métaphore* est, comme on dit, boiteuse, surtout que certaines personnes perdent effectivement leur mère, leur sœur et leur femme dans un même bombardement. Mais, *qu'on se le dise*, ce ne sera jamais aussi pénible que de cesser de fumer la cigarette. C'est précisément ce type de pensées effroyables que formule l'esprit sans fumée du nouveau non-fumeur.

J'étais mûr pour l'envahissement.

L'ennemi attaqua de nuit. Près de la clôture, il attendait tout simplement qu'ils sautent, égorgeant les moutons, un à un. Interminablement, il tuait le sommeil. En souriant. Pour une fois, il montrait son visage.

Dans ma conception fumeuse du Monde, des Choses et de la Vie, l'ennemi était jusque-là resté invisible. Je lui avais seulement donné un nom, celui facile à retenir de Système, que je réussirais un jour à faire héroïquement sauter de l'intérieur, un peu comme une Playboy Bunny sortant du gâteau. Il faut dire que, avant l'envahissement, je caressais ce fantasme particulièrement pervers qu'est celui de l'infiltration. Imposteur feignant d'y participer, la nuit étudiant ses moindres rouages, l'infiltrant est le sain cancer qui ronge et qui détruit le Système de l'intérieur.

Pour bien vous faire comprendre la perversité du fantasme d'infiltration, imaginez une personne qui veut prendre le pouvoir dans le but de faire le Bien. Pour arriver à ses fins, il est prêt à en payer le prix. Avant de *sauter dans l'arène*, il observe le combat. Il sait à quoi s'attendre. Il étudie les coups, plus particulièrement ceux donnés en bas de la ceinture. Il est même prêt à en donner, au nom du Bien. Même qu'il *veut* en donner, pour que personne ne puisse jamais soupçonner qu'il agit (ou qu'il agira un jour) au nom du Bien. Il doit, pour un certain temps, faire tourner la roue

qu'il veut briser. Non seulement pour ne pas être reconnu, mais pour détruire le Système avec les armes du Système, exactement comme s'il s'agissait d'une réaction du Système lui-même qui, frappé de conscience, se suiciderait, révolté par sa propre absurdité (le Système est toujours absurde).

Mais d'ici là, l'infiltrant est, aux yeux du résistant ou de quiconque agit publiquement au nom du Bien, le traître. Poursuivant le Bien, il doit très souvent, sinon toujours, agir contre. Son ascension vers le pouvoir est d'autant plus pénible que chaque pas lui coûte une part toujours plus grande de lui-même. Plus il s'en approche, plus il ingère, il devient le Système. Alors, une fois parvenu au sommet, pourquoi *retournerait-il sa veste* ? Comment pourrait-il la retourner si, justement, il l'a perdue en chemin ? Ou s'il ne la pas perdue et qu'effectivement il la retourne, serait-ce pour s'apercevoir, comme le proposait si cyniquement Gainsbourg, *que la doublure était en satin* ?

Il ne suffit pas de porter la veste. Il faut savoir comment la porter. Une des qualités premières de l'infiltré est de ne pas se faire reconnaître. Obélix use de toutes sortes de stratagèmes pour goûter à *nouveau* à la potion magique, mais il a beau se déguiser, chaque déguisement ne fait que rendre son nez toujours plus apparent. Obélix ruse malhablement, mais il est têtue.

J'étais un Obélix découragé à la seule idée de me procurer un seul morceau de costume.

Non seulement je n'avais rien infiltré, mais c'était le Système qui, dans cette nuit d'insomnie, m'infiltrait, par tous les pores. L'analyse que j'avais tenté d'en faire était précisément devenue le cancer qui me rongeaient. Sortant du ventre de ce cheval de Troie, l'ennemi, nombreux, me montrait enfin son horrible visage. Toujours le même.

L'ennemi n'envahissait pas un pays, il envahissait un corps. On pourrait dire que c'était l'envahissement du corps par le pays, quand mon pays n'est pas un pays, mais un milieu. Son adage : « Mépris, jalousie et souci de reconnaissance ». J'étais possédé, littéralement, par tout ce que je méprisais. Tout ce monde que je détestais défilait devant moi, en souriant, comme par un beau soir de première au TNM. Son sourire était celui de la compassion, quand le vainqueur éprouve cette espèce de pitié envers le vaincu qui n'a même pas offert de résistance.

J'aurais pu connaître là une fin honorable, brandir le poing, cracher à leur pied et mourir. Mais non : je les enviais. Je voulais, comme eux, marcher et sourire. Sourire, surtout. Sourire à la face de l'envieux que j'irais à mon tour hanter durant la nuit et dont le mépris ne serait que l'aveu de la plus atroce des jalousies. Je voulais, MOI AUSSI, faire partie du défilé, pour que ma mère puisse, enfin, voir passer son fils à la télé. Mais je restais misérablement *en marge*, parce que dans l'incapacité de m'inscrire, même sincèrement, dans *la page*.

Et sur la scène de ce TNM où je n'avais même pas été invité, où j'avais même dû payer mon billet, le rideau s'ouvrit sous les beuglements du public, moi beuglant plus fort que les autres, car je reconnaissais les premières notes de *My Fair Lady*, avec Céline Dion dans le rôle-titre.

Cette nuit-là, je vomis en me répétant : « Tout le monde veut être Céline Dion, moi le premier », jusqu'au vide bilieux de mes entrailles.

Le lendemain, je rejoignis la Résistance.

Je n'étais pas debout. Je ne faisais face à rien, sinon au mur. Je n'avais pas pris le maquis. J'avais pris le bord. Recroquevillé sur un futon qui sentait (délicieuse torture) la vieille clope, j'étais le

gardien jaloux de mes tripes, à peine armé d'un Seven Up *flat*. Tant bien que mal, je tentais de ne faire qu'un. Et c'est peut-être là, dans cette espèce d'intimité retrouvée avec mes organes internes, que j'abandonnai définitivement mes plans d'infiltration pour embrasser la Résistance. Non pas de celle qui s'oppose par la force à une force extérieure, mais de celle qui résiste à ce qui exerce une séduction et une attirance sans borne, et dont la lutte constitue d'abord une lutte avec soi-même.

Subitement, le monde s'était retourné pour me montrer sa face célinifiée, et c'est avec horreur que je m'étais reconnu en ces traits. Dans le miroir, je n'étais pourtant pas moins barbu ou plus frisé. Mon reflet était celui d'un monde qui ne veut pas seulement être lui-même, c'est-à-dire multiple, contradictoire, à la fois étrange et familier. Il voulait *être quelqu'un*. Ce qui rendait sa contemplation particulièrement insoutenable, ce n'était pas tant que ce monde veuille être *Céline Dion*, mais d'entrevoir un monde où *tout le monde* voulait la même chose, et *moi le premier*. Ce monde, par exemple, n'aspirait pas au succès. Il aspirait au succès de quelqu'un d'autre, celui de Céline en particulier. Mais dans cette répétition du Même, Céline Dion voulait aussi être Céline Dion, jusqu'à ne plus savoir qui de l'humain *lifté* ou du clone ciré était la copie ou l'originale.

Tout le monde veut être Céline Dion, bien que personne ne veut d'un mariage byzantin, ni, surtout, être l'esclave consentant d'une machine à spectacles. Tout le monde veut être Céline Dion, c'est-à-dire placé devant des miroirs le reflétant jusqu'à l'infini, dans lesquels, obsessivement, à répétition, il se voit et se reconnaît, mais où il serait entièrement absent à son propre point de vue, pour n'exister que dans le regard de l'Autre, de qui dépend toute Existence.

Tout le monde veut être Céline Dion, c'est-à-dire n'être purement qu'objet regardé. Par René.

Il y a bien sûr ceux qui prétendent à une autre Existence. Mais du point de vue de Céline (de René qui la regarde), cette prétention n'est rien d'autre qu'un refus de l'existence elle-même. Quel est l'intérêt d'écrire, par exemple, un roman, si ce n'est que pour pouvoir, un jour, en parler à la télé ? Qu'on me comprenne bien : on peut écrire un livre pour d'autres raisons. Seulement, et sûrement étrangement, écrire est un moyen comme un autre de se retrouver sur un plateau de télévision, qui est un moyen comme un autre de s'approcher de Céline, c'est-à-dire un moyen comme un autre, comme tous les autres moyens détournés, de tendre à sa ressemblance, où il est désormais impossible, je le répète, de faire la distinction entre la copie et l'originale.

Il ne s'agira toujours que du Même, que de la Seule et Unique Céline.

Voilà ce qui sous-tend le fantasme célinien : ne plus faire de distinctions, mais ne faire que des rapprochements (ou des comparaisons) avec Céline. Prétendre à autre chose ne peut être, justement, que *se présenter sous un autre jour* (que celui de Céline) avec l'espoir, au fond, d'être démasqué et *reconnu* (par René), c'est-à-dire pris pour elle (par lui).

Ainsi, un acteur ne peut jouer que pour être *l'acteur de sa génération*. Une chanteuse chanter que pour *enfin percer à l'international*. Un réalisateur faire un film que pour *viser le succès populaire*. Tous les chemins mènent à Vegas, petits sentiers et routes de gravelle compris. Il ne peut y avoir d'autres voies que celles tracées par Céline, où le Québec ne produit que *ce qu'il y a de meilleur*, où le but visé est l'expansion planétaire. Et ce n'est pas seulement la meilleure parce que *tout le monde l'aime*, mais parce que tout le monde l'aime PAREIL.

Je regardais, fasciné, l'étrangeté du sang qui naissait de mes jointures tordues, multipliées, fractionnées par les triangles du miroir fracassé.

Sur différents *post-its*, j'écrivis avec ce rouge étrange mon plan de résistance, que je déclinai en huit points précis :

- 1) Ne plus regarder la télévision, ne plus écouter la radio, ne plus lire les journaux.
- 2) Quitter femme et enfants.
- 3) Dire ce que je pense.
- 4) Décevoir ses maîtres.
- 5) Suivre une psychanalyse.
- 6) Prendre un bureau.
- 7) Intégrer ses préoccupations dans son travail.
- 8) Écrire ce que je veux écrire.

Cela peut sembler un absurde mode d'emploi ou, au contraire, une liste d'évidences. Je pourrais donner, pour chacun des points, de multiples exemples, de vastes explications. Je ne le ferai pas. Sachez seulement que j'ai suivi mon plan de résistance à la lettre. Et si je ne suis pas plus heureux, je suis en revanche plus libre, dans un monde qui se souhaite le meilleur des bonheurs (celui de Céline), et moins souvent la plus grande des libertés (la vôtre).